

peuvent se traduire les alarmes d'un directeur qui, à travers les trous du rideau, ne voit pas la foule se précipiter dans le parterre en vagues tumultueuses, qui n'entend pas dans la rue le roulement des voitures, l'injonction bruyante du gendarme, et ce cri autrefois si connu, maintenant presque inusité, ce cri : « A la queue ! » protestation chaleureuse du droit acquis contre l'usurpation. Et n'est-ce pas pitié que de surprendre, à quelques pas de là, chez le restaurateur, autour d'une table garnie de son dessert, ou, si vous l'aimez mieux, entre les murs discrets d'un cabinet particulier, cette question négligemment jetée : « Où irons-nous ? » attendant une réponse qui hésite ; de savoir que des regards incertains parcourent la dernière page du *Figaro*, pour chercher où doit se terminer une partie de plaisir aussi bien qu'une journée d'ennui ? Comme si c'était là une chose de délibération et de choix, non pas d'entraînement impérieux et d'ardente résolution. Pauvres théâtres !

A la tête de tous ceux qui remplissent les colonnes du journal, et se rangent paisiblement suivant l'ordre hiérarchique que maintient l'af-

ficheur, nous trouvons d'abord l'Opéra, roi de la scène, roi besoigneux et rétribué, à qui les revenus de son domaine ne suffisent pas, et qui a sa liste civile inscrite au budget. Celui-là du moins dépense noblement notre argent, et nous fait honneur de ce qu'il nous coûte. C'est lui qui soutient, au milieu d'une société mesquine et décolorée, notre vieille réputation de luxe et d'élégance, qui nous empêche de rougir devant l'étranger, qui couvre de fleurs notre misère, qui continue parmi nous, non pas peut-être pour nous, les fêtes brillantes de la civilisation. Et il s'est trouvé des gens, insensibles à tant de services, qui ont proposé de l'appauvrir, qui voulaient le condamner à n'avoir d'autre fortune que celle qu'il gagnerait jour par jour comme un misérable prolétaire ; lui si généreux dans ses pompes, si prodigue dans sa féerie, si éblouissant de richesse, si enivrant de volupté. Un Opéra, grand dieu ! mesuré sur l'échelle de nos dépenses ordinaires, à la face de l'Europe, en présence de tous ces curieux qui nous arrivent de Londres, de Vienne, de Munich, de Berlin et de Saint-Petersbourg, observateurs malins et jaloux, disposés à nous contester cette supé-

riorité dont nous sommes si fiers ! Il y aurait eu là de quoi perdre toute la gloire de nos révolutions. Par bonheur le sentiment de l'orgueil national a prévalu. Notre Opéra nous reste, non pas amaigri, desséché, indigent, comme ses recettes pourraient le faire, mais opulent et somptueux, comme la munificence royale l'avait créé.

Nous voilà sûrs de conserver encore et cet orchestre mélodieux où deux cents instrumens se font entendre comme une seule voix, et ces partitions savantes que nous finirons par sentir à force de les admirer, et ces chanteurs qui maintenant savent chanter, et ces belles imitations de palais, de jardins, de forêts, de paysages, de souterrains qui ont toujours tant de charme pour le public, et surtout ces danseuses que l'Europe nous envie lorsqu'elle ne peut pas nous les prendre, ces nymphes légères, aériennes, dont les pas sont si gracieux, les poses si enchantées. Décidément nous ne cesserons pas d'être la grande nation.

Après l'Opéra vient le Théâtre-Français, vrai représentant de l'aristocratie déchue. Lui aussi il

eut son orgueil, il traita le public avec hauteur, fier de son origine et de l'opulent héritage qu'il avait recueilli. Sa naissance se perdait dans la nuit des temps; il nommait Molière parmi ses ancêtres; et c'était pour lui qu'avaient été faits tous les chefs-d'œuvre de notre scène. Il était paresseux comme un grand seigneur, il faisait des mécontents comme un ministre. Auteurs et public, tout le monde se plaignait de lui. Ce n'était pas chose facile que d'être admis dans cette société puissante. D'heureuses vocations furent obligées de renoncer à la carrière qui se présentait devant elles, trop hérissée d'humiliations et de dégoûts. Partout, en approchant de ce sanctuaire, on trouvait sur son passage les airs rogues de la livrée qui exagère l'insolence des maîtres. Il était curieux d'entendre comme ce mot important, « la Comédie française » ronflait avec prétention jusque dans la bouche d'un portier. Maintenant il n'en est plus ainsi; les jours de la détresse sont venus. Ce couloir obscur où nous avons tous passé de longues heures, quand la jeunesse donnait de la persévérance à nos désirs, ce couloir n'est plus encombré par la foule des spectateurs. Les marchands de pan-

touffes peuvent y laisser leur étalage. Les vieilles barricades qui garnissent la façade ne sont qu'un vain simulacre, une petite taquinerie dressée contre l'indifférence des passans. Les gardes municipaux, qui s'y promènent à leur aise, vous inviteraient presque à entrer, si la légende de leurs schakos ne leur imposait pas un peu de respect pour la liberté individuelle. Plus de foule, plus de cohue à la porte. Dans le comité, plus de cabales, plus de jalousies, plus d'exclusions. Au contraire, c'est à qui se retirera de cette compagnie, où l'on ne reste plus que par dévouement, que par un culte généreux de la splendeur passée, ou bien par arrêt de la cour. Qu'ils viennent maintenant les comédiens repoussés de la scène française; la place est libre, on les attend. Mais ils sont occupés à fredonner le vaudeville, à mugir le mélodrame. Ils ont brûlé leurs titres de noblesse; ils se sont faits peuple pour vivre. Ils ont désappris la langue de Molière et l'harmonie de Racine. Ils ont quitté le pallium et l'habit brodé pour la veste et les guenilles. Faute de mieux, le Théâtre-Français a voulu essayer du nouveau, du nouveau comme on le fait quand le temps manque, quand l'ave-

nir est incertain, quand on ne sait à quel goût s'adresser, quel caprice même on peut satisfaire. Il a hasardé la pièce de circonstance, la bluette licencieuse, le drame politique; mais, enchaîné comme il l'était par ses vieilles habitudes, on ne l'a pas trouvé assez sale, assez honteux; il ne savait pas se vautrer comme on se vautre aux boulevards. Il marchait dans la boue sur la pointe du pied. Il a donc fallu revenir à sa nature, recourir à de vieux talens que le public avait aimés, et rappeler ainsi à ceux qui n'ont ni la mémoire indiscreète, ni la vue trop bonne, une faible illusion de ses beaux jours. Enfin, le voilà rentré de plein saut dans la tragédie; c'est presque une restauration.

Plus malheureux encore a été le sort de l'Opéra-Comique, autrefois si couru, si brillant, maintenant obligé de se loger à l'étroit, de se faire petit et mesquin pour ne pas perdre sa part de la subvention. Et pourtant ce spectacle était bien approprié à nos goûts, à nos mœurs, à cette passion modérée que nous portons dans les arts. De la musique, pas assez pour amener l'ennui, pour fatiguer nos faibles cerveaux, tout juste ce

qu'il fallait pour amuser nos oreilles, pour fournir un exercice agréable à nos chanteurs de salons, et se conserver encore assez bien sur l'orgue de Barbarie. Avec cela, un joli petit dialogue bourgeois, de gentilles pièces sans grand effort d'intrigue et sans recherche d'effets, un drame dont on sortait l'esprit calme, le cœur épanoui, la tête libre, et qui ne faisait pas tort au sommeil. D'où lui est donc venue son infortune, cette préférence d'abandon ? De cela, je crois, qu'il a voulu faire le savant dans un art que ses habitués ne se souciaient pas d'étudier avec lui. Le voisinage de l'Opéra-Italien l'a trompé. Il n'a pas vu que c'était là un théâtre d'exception, où s'était acclimaté un enthousiasme d'autant plus vif qu'il se trouvait moins répandu, un théâtre qui n'avait pas besoin de se recruter chaque soir par des spectateurs empruntés aux différens quartiers de la ville, sûr de retrouver dans ses loges, à son balcon et dans son orchestre, sa société choisie, son petit nombre de fidèles, je dirais presque, sa congrégation assermentée. L'Opéra-Comique a voulu faire des avances aux dilettanti; les dilettanti ne lui ont pas répondu; on ne se dérange pas comme cela de sa foi, de

son culte, de son extase. Et, pendant ce temps-là, les vrais amateurs de la musette française avaient oublié le chemin de la salle, aujourd'hui déserte, où elle se faisait entendre sur un ton plus ambitieux. Je sais bien qu'un honorable député, faisant à la tribune un cours d'art dramatique, a traité le vieil opéra-comique de « genre faux » et bâtard, où la moitié du temps l'on chante, » où l'autre moitié l'on parle, où toujours l'on » déraisonne »; notez bien que ce dernier reproche pourrait s'appliquer également aux lieux où l'on ne fait que parler. Mais, malgré cette critique dédaigneuse et venue de si haut, il n'en faut pas moins reconnaître que ce genre, quel qu'il soit, a constamment obtenu la vogue parmi nous, tant qu'il s'est renfermé dans ses limites, qui pourraient bien être celles de notre intelligence musicale. Tant mieux pour ceux qui sont plus complètement organisés; mais on ne fait pas un dilettante du jour au lendemain, comme on fait un homme d'état.

Il ne faut plus désormais parler de l'Odéon, de ce théâtre indispensable, réclamé depuis soixante années avec tant de persistance et de

si bonnes raisons, comme un débouché par où devait s'écouler le trop plein de notre fortune littéraire, l'excédant de la production intellectuelle. En vain il a pu renaître deux fois de ses cendres; en vain il a emprunté tour à tour à l'Allemagne ses opéras, au boulevard ses acteurs et ses drames, au Vaudeville ses flonflons, à la ménagerie ses animaux; après avoir commencé par Corneille, il a fini par un éléphant. Mais tous ces essais n'ont pu le sauver et le maintenir sur la liste des théâtres vivans. Aujourd'hui, s'il n'est pas détruit, transformé en magasin de fourrages, en église française ou en salle de collège électoral; s'il surprend quelquefois, le soir, par son éclairage inattendu, l'étranger qui s'égaré dans ce quartier lointain, ce n'est là qu'une existence factice, capricieuse, accidentelle, créée uniquement pour qu'on n'ait pas quelque chose à rendre sur le budget, ce qui serait d'un mauvais exemple. Rien de ce qu'il montre n'est à lui. Pièces, acteurs, musiciens, choristes, lui arrivent du dehors, tantôt du Palais-Royal, tantôt de la place de la Bourse, en tapissière ou en Omnibus, à la charge par l'entrepositaire de rendre le tout en bon état, ap-

plaudi ou sifflé, avant minuit, avec la recette, s'il y en a. Je vous avertis que cette idée-là vient d'un ministre. Aussi, ne manque-t-elle pas de ressemblance avec ce qu'on appelle combinaison politique.

A présent nous entrons dans une confusion, dans un chaos, où il n'est pas facile de se retrouver. Entre les théâtres qu'on appelle royaux, la main qui répartit les secours conserve encore quelques distinctions et une apparence d'ordre légal. La trace des différentes destinations attribuées à l'un ou à l'autre ne s'est pas tout à fait perdue, malgré quelques petites usurpations auxquelles le besoin a pu servir d'excuse. Après eux la liberté commence, non pas avec cette mesure réglée et définie, dont on connaît exactement l'étendue et les bornes, mais comme chacun s'avise de la prendre quand il croit n'avoir plus rien à craindre. Peut-on établir des théâtres sans permission, où l'on veut, tant que l'on veut? suffit-il de se mettre en règle avec la voirie? peut-on exploiter à sa fantaisie tous les genres, depuis l'opéra jusqu'à la farce? peut-on s'emparer partout de ce vieux réper-